

MADAGASCAR ENTRE L'AFRIQUE ET L'INDONÉSIE

Discussion

par

LOUIS MOLET et PAUL OTTINO

L'ouvrage récent de R. K. Kent — Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700 — appelle certainement la controverse, ainsi qu'on le constatera à la lecture de ces deux commentaires à la fois concordants — dans la critique — et contrastés — dans l'évaluation.*

*

Les Américains s'intéressent à Madagascar et certains d'entre eux, avec des bonheurs très divers, publient le fruit de leurs recherches. Parmi eux, le professeur Raymond Kent, qui a fait quelques séjours à Tananarive et est même allé dans plusieurs provinces, vient de publier un ouvrage d'histoire portant sur les XVI^e et XVII^e siècles intitulé *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700 (Anciens royaumes de Madagascar 1500-1700)*.

C'est une très belle édition, bien imprimée sur beau papier, avec des cartons lisibles, un glossaire, un index, une bonne bibliographie, une couverture solide et une jolie jaquette, et c'est tout à l'honneur des éditeurs dont le réseau commercial fait le tour du monde anglophone.

Il s'agit en effet d'un livre anglais écrit pour des lecteurs anglophones qui ne savent ni le malgache ni le français. Ce livre pourrait, dans une certaine mesure, les dispenser de lire l'abondante littérature de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle à laquelle il est fait de très nombreuses références, et l'on retrouve les échos des disputes courtoises que soutenaient les savants d'alors.

Dans cette controverse largement apaisée, Raymond Kent a pris parti d'emblée, non seulement *pour* Gabriel Ferrand (et Emil Birkeli) auxquels il dédie son livre, mais *contre* les Grandidier (Alfred et son fils Guillaume) pour lesquels, malgré quelques phrases polies, il affiche un mépris solide et largement étalé. Or, il

* Raymond K. KENT, *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700*, London, New York, ... Holt, Rinehart & Winston, 1970, 336 p., index.

est vrai — il n'est que trop vrai — que les conclusions, parfois hâtives et parfois aventurées de ces pères de la science malgache, ont trop souvent et trop longtemps été acceptées comme paroles d'Évangile et que ceux qui venaient après eux se sont fourvoyés en les suivant aveuglément, car, sauf exceptions rarissimes, ils étaient loin d'avoir leur savoir encyclopédique, les moyens d'investigation dont ils disposaient (sur leur bourse personnelle) et leur esprit de synthèse. Et il est plus facile qu'à quiconque, pour un Américain qui n'a probablement jamais visité le Musée Guimet à Paris (où est déposée une partie des trésors acquis et sauvés par les Grandidier), de déboulonner les grands ancêtres, ces savants modestes et désintéressés qui ont apporté une contribution inégalable à la science d'outre-mer. Pourtant, dès le début du siècle, tous les malgachisants ne suivaient pas aveuglément ces ténors et exprimaient et leurs réserves et leurs propres vues, dont certaines restent valables en tant que telles. Depuis, d'autres chercheurs avaient exprimé des vues plus justes et avaient précisé des points obscurs ou erronés. Grâce à R. Kent, « l'hypothèque Grandidier » est désormais levée et les faiblesses des hypothèses avancées il y a soixante-dix ans sont fortement soulignées et rendues très visibles.

Pour redresser les erreurs, point n'est besoin de mépriser ni de pontifier. Il faudrait surtout éviter de prêter soi-même le flanc aux critiques et de tomber dans des errements qui trahissent une profonde méconnaissance de certains aspects essentiels du sujet. Pour parler avec une autorité acceptable de Madagascar, il ne serait pas malséant d'en connaître, sinon les dialectes pleins de pièges, du moins la langue officielle courante et, dans un chapitre sur la linguistique et les emprunts étrangers, il vaudrait mieux ne pas confondre le mot abrégé *ana*, diminutif de *anana* « légume », avec *ana*, diminutif de *anaka* « enfant » (étymologie à propos d'*anatsemba*, p. 65), ni (p. 253) confondre le préfixe nominal honorifique *Ra/Re/Ro* avec le mot *ra* « sang ». Or, on peut relever d'innombrables fautes : d'impression (9 fautes en 10 lignes de texte malgache, en haut de la page 302, dont on ne peut rendre l'imprimeur responsable) ; de transcription (« Alosara », *passim*, pour Alasora ; « Ankara », *passim*, pour Anakara) ; de lecture : « *Garama-nalataka* » (p. 142, que les vrais malgachisants me pardonnent !) qui n'a rien à voir ni avec le swahili *Gharama*, ni avec le malgache *latsaka* (!) ; d'interprétation : Bararatawokoka, abrégé systématiquement par R. Kent (sauf p. 136) en « Baratawokoka » et où il découvre les racines *bara* et *tavo*, illustrant ingénument « le grand nombre de façons dont un mot composé malgache peut être [mal] compris... » Cette distance vis-à-vis de la langue pourrait être féconde si elle n'était pas cécité, ce dont témoignent les échantillons de traduction dont très honnêtement R. Kent donne les textes, qu'il n'a manifestement compris que dans leur sens général, et dont « *Ny fianana* [pour *filàna* !] *apela bara* » (p. 304) donne par ses faux-sens, ses contresens, ses omissions, une démonstration pitoyable. A tel point qu'on se demande quelle valeur supplémentaire peuvent avoir, s'ils ne sont pas transcrits et traduits par de vrais malgachisants (R. Kent écrivait : *trained scientists*), les enregistrements au magnétophone que l'auteur dit avoir recueillis en divers points de l'île.

Pourtant, les exposés qu'il fait des leçons reçues de divers maîtres — règles

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 5696

Cote : B 2x1

à suivre, écueils à éviter, comparaisons à faire, hiérarchies à respecter — montrent qu'il a reçu une bonne formation et il est évident qu'il a beaucoup bénéficié des cours d'historiens africanistes, surtout de ceux qui ont traité des royaumes, particulièrement du Monomotapa ; mais il lui reste à faire le même effort d'information pour l'Asie du Sud-Est, l'Indonésie et l'Indochine, le Cambodge particulièrement. Il lui faudra aussi apprendre à apprécier l'importance des faits technologiques pour les études historiques (ex. : p. 223). On ne peut pas ne pas tenir compte en effet des conclusions de Hornell sur les pirogues ni écarter en deux petites pages la thèse solidement établie de A. M. Jones (à partir de ses études d'ethnomusicologie sur les xylophones africains dont les prototypes anciens sont, disons pour simplifier, javanais et arrivés en Afrique bien avant les Portugais) et qui arrive à la conclusion qu'au début de notre ère, des colonies indonésiennes ont existé et duré quelques siècles dans les embouchures des grands fleuves Niger et Congo.

L'exposé général du travail de R. Kent avait pris un bon départ, et l'importance exceptionnelle de Madagascar pour les contacts anciens entre l'Indonésie et l'Afrique (je dirais l'influence indonésienne en Afrique) est fortement soulignée (p. 87).

Mais tenant à prendre le contre-pied de ce qu'ont écrit les Grandidier, R. Kent décide donc que l'essentiel de la culture malgache, telle du moins qu'on peut l'imaginer ou la reconstituer, vient d'Afrique, et tout spécialement les organisations politiques dirigées par des rois.

A propos des Antaimoro (ou Temoro), l'auteur fait de longues digressions sur les Tanosy — en fait presque uniquement sur le clan Zafindraminia — pour lesquels il en reste, sans plus, à l'hypothèse de Ferrand des Musulmans indonésiens ayant transité par l'Afrique orientale (p. 102), et sur les Tambahoaka, qu'il y a légitimement lieu de distinguer des Antemoro (p. 105). L'opinion de R. Kent est (p. 111) qu'« il n'y a aucune raison de considérer *Temuru* comme un nom malgache ou comme la corruption d'un autre, étranger aux dialectes malgaches »¹. Bien qu'il reconnaisse que les Temoro ont l'arabe à la base de leur langue secrète (p. 92, n. 15), bien que le système des classes des Temoro soit très différent de ceux des peuples de langue bantou (p. 112), bien que la fabrication du papier antemoro ne puisse passer pour un trait de la culture swahili (p. 111)... il n'y a pas d'autre alternative au continent africain comme point d'origine des Temoro (p. 109). L'origine en pourrait être éthiopienne... du vaste hinterland somali et de l'Éthiopie orientale où des communautés musulmanes fossilisées auraient fini par fournir des seigneurs aux Temoro malgaches. Ce refus de l'origine arabe paraît venir de ce que Grandidier l'a proposée (p. 113). Je ne sais sur quoi se base Kent pour affirmer qu'il n'y avait pas de bétail à Matitana (*sic*) au XVI^e siècle, et l'un des deux mots arabes qu'il transcrit / س ط ا ن / (p. 112) ne peut se lire *solitany* mais *sātāna*, ce qui porte à croire qu'il ne sait pas mieux l'arabe que le malgache. La conclusion est pour le moins inattendue et la démonstration n'est pas convain-

1. Il me semble que *Antemoro* signifie « ceux du rivage », par rapport aux *Anteony* « ceux du fleuve », aux *Antevato* « ceux des pierres », aux *Antesaka* « ceux des vallées », etc.

cante. Les mégalithes des tombeaux se retrouvent plus nombreux en Océanie qu'en Afrique orientale. Et Kent, si sourcilieux dans sa critique des travaux antérieurs, accorde un avis favorable aux très contestables affirmations que le regretté Philippe Rombaka a placées en tête de sa publication sur les Antemoro-Anteony (que Zaïveline Ramarosaona et moi-même, et non Suzanne Raharijaona, avons traduite et dont le texte malgache n'a rien de confidentiel), et il en infère que des liens entre Temore et Qadiriyya au xv^e siècle ne sont pas impossibles... La mention de l'arc et de la flèche pour « Matitana », arme qui n'aurait disparu que vers le milieu du xix^e siècle, ne semble pas de grande valeur, comme je l'ai écrit ailleurs (cf. « Le Problème de l'arc à Madagascar », *Civilisation malgache*, 1971, IV). Tout cela reste fort obscur, fort embrouillé, et les conclusions de Kent sont loin d'être en progrès sur ce qu'ont écrit Suzanne Vianès et Hubert Deschamps dans *Les Malgaches du Sud-Est*.

Les Bara sont la seule tribu réellement malgache à laquelle sont reconnues sans trop de réticences des affinités africaines anciennes (p. 119). Il me paraît superflu de rediscuter les assertions de Louis Michel (policier et non sociologue, p. 118), mais, comme l'écrit Kent, « quelques données ethnographiques de l'ouvrage de Louis Michel possèdent une valeur considérable quand elles sont isolées du reste » (p. 123). En dire plus serait trop. Mais je ne suis pas du tout convaincu que le site de Varabei de Flacourt, entre le pays Tanosy et celui des Temoro (p. 131), puisse désigner les Barabe et il peut s'agir aussi bien, et plus probablement, d'un lieu septentrional : *avarabe*, *avaratra be* des fractions connues sous le nom de *Antavaratsa* « ceux du nord ». C'est aussi une plaisanterie que de vouloir retrouver le mot *bara* dans le nom propre *Rabararata vokoka* (p. 135). Il serait parfaitement acceptable d'imaginer que *bararata vokoka* signifie « la *bararata*¹ formant la croix (*vokoka*) » et que ce mot pourrait avoir été inspiré par les crucifix de procession que ne pouvaient manquer d'avoir avec eux les équipages (p. 132) portugais naufragés qui, vers les années 1520, tentèrent de traverser le sud de l'île. Si le rapprochement entre Masikoro et Mashokora, forêt claire de Tanzanie, au-delà de Dar-es-Salam, pourrait être plausible, certaines assimilations sont de la plus haute fantaisie : celle du nom du village Manongabe qui signifie « qui monte beaucoup » n'a rien à faire avec *Angabe*, esprits des grands défunts, ni avec l'*Umgabe*, le chef d'un territoire qui porte les ruines de Zimbabwe (p. 137) ; le nom de la rivière Manankarongana (« qui a des [est bordée de] *harongana* »²) ne peut être rapproché des Makalanga, ni de Mocarangas, ni de Rozvi-Karanga, peuple de Zimbabwe, pas plus que *tsimibaby* ne peut l'être de Zimbabwe (p. 138). Ces assimilations font douter du sérieux scientifique de l'auteur. A propos de *tsimibaby* (« qui ne porte pas sur le dos »), on pourrait au contraire suggérer que la croix de graminée (*bararata vokoka*) n'est qu'une simple croix et non un crucifix car elle ne porte pas (*tsy mibaby*) un personnage qui serait le crucifié.

Mais rien d'important dans ces pages ne contredit aux traditions connues : que les Bara auraient été constitués en royaume (comme plus tard les Betanimena-

1. *Bararata*, nom malgache des grandes Graminées ligneuses (*Phragmites communis*, Trin.).

2. *Harongana*, arbres de forêt secondaire dégradée (*Haronga madagascariensis*, Choisy).

Betsimisaraka l'ont été par Jean-René et les « enfants métis » *zana-malata*, de teint beaucoup plus clair que la population ambiante) par ces Portugais noirs, descendants des naufragés, ces Zafimanely ou postérité de Manoela, du nom de Manoel de la Cerda qui commandait l'un des navires, et que ce royaume ne dura pas même cent ans (p. 157) avant de se disloquer. Ne reviendrait-on pas ainsi au roi blanc dont Kent ne peut supporter l'idée (p. 233) ? Est-ce une obsession européenne ou une répugnance inconsciente américaine ?

Que le pays Bara ait été traversé d'ouest en est par d'autres peuples ne fait pas l'ombre d'un doute, sans qu'il faille attribuer au terme *saka* plus de valeur qu'il n'en comporte, même dans le nom du peuple *antaisaka* (ou *antesaka*).

Mais cela amène à parler des Sakalava (*Sàka-làva* et non « Šakkállava » !) (p. 159). Si, avec Grandidier, Kent reconnaît que « la clé de l'origine des Sakalava pourrait se trouver dans leur nom » (p. 166), il n'hésite pas à rapprocher le nom d'une région occidentale de l'île, Antsakoambe ou Sakoambe « où il y a beaucoup de *sakoa* » (arbre de Cythère, *Poupartia caffra*, Perr.) et le royaume de Sacumbe du Zambèze !... et à faire venir le nom des Maroseràna de « *mari* + *serana* ou *or* + *traces*, étant composé d'un emprunt pour le mot or, importé par les porteurs d'or eux-mêmes et d'un mot malgache avec le sens dialectique de traces » (p. 195)¹, afin de pouvoir écrire : « L'ethnicité exacte des fondateurs Maroseràna ne sera probablement jamais connue. D'un autre côté, la linguistique et l'ethnographie font converger leurs traits vers l'empire producteur d'or de Mwene Mutapa » (p. 196)... Les « Sakalava des Sakalava » auraient disparu après avoir donné vers 1710 un empire à la branche royale *volamena* (p. 204). J'ai indiqué ailleurs en détail² que je voyais l'origine et le sens du mot *Sakalava* dans les mots arabes anciens *Šāklāb* / *Šakālību* qui désignaient les « Slaves éthiopiens » (*Šakālība Ez-Zendj*) dont les Arabes firent le trafic dans le Canal de Mozambique au moins jusqu'au xvi^e siècle.

Pour les Merina, mélange de Vazimba et de Hova, il était inéluctable qu'ils eussent des princes et ils acceptèrent pour tels les Andriana issus du groupe d'Ampandrana. Or, nulle part à Madagascar, la ressemblance du roi-paysan (p. 237) avec les princes du royaume khmer ancien n'est plus forte qu'en Imerina. Malheureusement, R. Kent ne connaît guère la littérature sur cette partie du monde et son ignorance des règles matrimoniales propres à plusieurs peuples malgaches l'amène à parler d'inceste (pp. 230-231) alors qu'en l'occurrence il ne s'agit que d'une union préférentielle recommandée. De même, on voit employer pour la première fois un mystérieux terme : « *lakato* » (p. 235), erreur sans doute pour *lakana* « véritable pirogue » et qui reviendra dans la conclusion³.

Le grief adressé par Kent au R.P. Callet, auteur des inestimables *Tantara* (*Histoire des rois*), de n'avoir écrit, sur les 1732 pages que compte son livre, que 33 pages sur les Vazimba, ne tient guère car il serait curieux de voir combien les

1. « Maroseranana, litt. beaucoup de ports ; nom donné surtout aux princes du sang que Radama I^{er} [1810-1828] envoya comme gouverneurs aux divers ports de mer où il établit des douanes » (dict. MALZAC, p. 599).

2. dans les *Mélanges* offerts au professeur Pierre Gourou.

3. *lakato* signifie : grotte ; maison spéciale des épouses d'un roi temoro ; « *a clapping board* » ; ou « qui a une tête large et de mauvaise apparence » (RICHARDSON, *Dictionary*, 1885).

historiens des États-Unis d'Amérique, au dernier quart du XIX^e siècle, en consacraient à l'histoire des Indiens de leur propre territoire. Quant à dire que toute « la culture spécifiquement royale de l'Imerina dérive de la haute époque vazimba, y compris les déjà présentes influences Antalaoatra et plus spécialement les Zafindraminia et les anciens Antemoro » (p. 241), cela me paraît loin d'être fondé et démontré. Tout comme l'assertion que « pendant longtemps les Merina payèrent tribut à l'empire côtier des Sakalava » (p. 242). Serait-ce un secret ressentiment à l'encontre des Merina, déjà sensible pp. 8-9 ?

La conclusion, cependant, est relativement surprenante. Kent reconnaît que l'influence des anciens civilisateurs étrangers auprès des peuples malgaches d'autrefois ne peut être (actuellement) réellement connue. On peut donc accepter les traditions locales qui les disent « blancs », sachant que cela n'implique qu'une moindre pigmentation mélanique et conviendrait aussi bien aux « Arabes » des comptoirs africains qu'aux Indonésiens qui ont imposé leur langue à l'île ; que l'arabisation de la culture malgache n'est pas le fait des seuls Temoro mais des *métis* de gens du cru et d'Antalaoatra, mais que ces civilisateurs n'ont pu venir à Madagascar, ni d'Arabie, ni des Indes, mais d'Afrique. De là à croire qu'il a existé une race afro-malgache ayant habité les deux côtés du Canal de Mozambique (p. 247), il y a une marge que je ne peux franchir car les faits africains, tels que nous les connaissons, s'y opposent malgré tout. Le rassemblement d'arguments linguistiques (p. 250) pour un rapprochement entre Madagascar et la Rhodésie mène à la conclusion inverse, alors que, incontestablement, mais je me base sur les ruines de Khami (et non sur celles de Zimbabwe que je connais également), sur le vocabulaire — mais celui du peuple Ila (qui a des consonances malgaches nombreuses, comme par exemple le mot *alakasy*) et non sur le Setchuana —, je suis persuadé qu'il y a eu une forte influence commune, et c'est à ce propos qu'il faut tenir compte des indices précieux relevés par A. M. Jones.

Il y aura encore bien des choses à trouver et à dire à propos de l'Afrique et de Madagascar, mais il faut une culture ethnologique et historique qui embrasse non seulement l'Afrique sud-orientale mais aussi l'Asie du Sud-Est, et, nécessairement, une connaissance linguistique réelle du malgache qui fait probablement défaut à Kent, ce qui réduit à peu de chose tout son travail présent. Et c'est dommage, car il y a bien des choses intéressantes dans cet ouvrage buissonnant que son ton de mépris et d'orgueil rend difficilement supportable.

Pour résumer en trois lignes, je dis qu'il y a là une somme importante de travail, présentée de façon embarrassée et trop touffue, écrite sur un ton qui la rend peu sympathique et dont les conclusions sont réduites à presque rien par une méconnaissance complète de la langue malgache, qui conduit à des aberrations.

Louis MOLET



Il est difficile de parler en quelques pages de l'ouvrage récent de Kent : *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700*, ouvrage d'autant plus important qu'il va pratiquement faire connaître Madagascar aux étudiants de langue anglaise. L'impression de première lecture est que ce livre soulève au moins autant de problèmes qu'il en résout et c'est là en quoi, à mon sens, réside son mérite.

L'intérêt de l'ouvrage est double et concerne tout autant Madagascar que l'ensemble de l'océan Indien. Pour ce qui est de la connaissance de Madagascar, Kent met en lumière — après d'autres auteurs, mais d'une manière plus décisive — l'hétérogénéité du pays et son double héritage indonésien et bantou (pour ne s'en tenir qu'à ces deux faciès ; sans aucun doute l'Inde du Sud et Ceylan ont joué aussi un très grand rôle) et, en même temps, l'influence déterminante des islamisés de la côte sud-est et tout particulièrement du groupe Antemoro. Ce groupe, en effet, peut être regardé comme l'introducteur des modèles politiques et politico-religieux (ou magiques) généralisés à l'ensemble de l'île. Sans aucun doute, les ressemblances frappantes dans le domaine du pouvoir, de la hiérarchie, de l'utilisation politique des règles de l'endogamie et de l'exogamie (à l'effet de fixer la stratification sociale), les ressemblances aussi dans le domaine de la religion, de la magie avec la divination et les interdits (*fady*), ont-elles contribué à créer cette illusion d'une profonde unité ; illusion qui à son tour a nourri l'idéologie largement reçue d'une spécificité, d'une sorte d'irrédentisme malgache. Selon cette idéologie profondément intériorisée, qui n'est qu'un produit de l'insularité et — dans le domaine scientifique — du décalage par rapport à l'extérieur (qui engendre une réaction de défense), la connaissance de Madagascar ne relèverait pas tant de la recherche rationnelle que d'une sorte d'intuition immédiate, d'une révélation de nature spirituelle. Il est inutile d'insister sur les dangers d'une telle conviction qui, dans le passé, a conduit les « malgachisants » à considérer leur domaine comme une chasse gardée, à écarter les « non-malgachisants ». Sur ce plan l'apport de Kent est très positif. Il l'est aussi sur un plan plus général, encore plus important. Il apparaîtra évident aux lecteurs qui n'ayant jamais lu d'ouvrages sur Madagascar liront Kent, que la connaissance de Madagascar n'est pas séparable de la connaissance de l'ensemble de l'océan Indien. Cela est essentiel et vrai aussi bien dans le domaine de l'histoire culturelle que dans celui de l'anthropologie sociale, de l'archéologie, de la linguistique ou de l'ethno-botanique.

Dès le premier chapitre intitulé « The Myth of the White King » (peut-être vaudrait-il mieux utiliser le pluriel : les mythes), l'effort de Kent porte dans deux directions visant d'une part à ébranler les convictions conventionnelles perpétuées depuis Grandidier sur une origine quasi exclusivement asiatique des Malgaches, d'autre part à s'attaquer aux préjugés qui entachent trop souvent la recherche à Madagascar, recherche menée fréquemment dans le cadre d'institutions coloniales ou, comme c'est le cas actuellement, néo-coloniales, ou encore dans celui d'institutions religieuses, ce qui est certes déjà beaucoup mieux mais non exempt

de parti pris. Dans l'ensemble, aussi dures — parfois dévastatrices — que soient les critiques de Kent, elles sont pour la plupart fondées, même si les chercheurs amateurs ou professionnels qu'elles visent ne pouvaient guère, du fait des structures dans lesquelles ils étaient pris, voir les choses autrement qu'ils ne le firent. Les critiques sont salutaires et la démolition bienvenue, des théories pleines de préjugés s'ingéniant à expliquer les faits marquants et significatifs présents à Madagascar par des influences venues de l'extérieur (petits groupes de migrants, naufragés, etc.), alors que dans la plupart des cas il s'agit bien évidemment d'élaborations locales, explicables par des conditions historiques et écologiques particulières. De même, Kent met bien en lumière la distorsion systématique opérée en faveur de l'Indonésie chaque fois que des traits sociaux et culturels sont attestés, *à la fois* dans cette région du monde, à Madagascar *et aussi en Afrique de l'Est*, notamment en Afrique bantoue. Sans doute, je vais y revenir, est-ce là que réside le problème d'intérêt essentiel pour l'ensemble de l'océan Indien.

Sur ce point, on ne peut qu'approuver Kent dont les critiques — pour paraphraser Proust — présentent « l'acuité qu'engendre la parfaite antipathie ». Toutefois il est dommage que, sans doute par un effet de pendule, Kent aille tout au long de son ouvrage accomplir ou tenter d'accomplir la même distorsion, dans l'autre sens cette fois, au profit de l'Afrique et plus particulièrement de l'Afrique bantoue. Ses vues sont rassemblées dans les deux chapitres théoriques de son livre, le chapitre 2 « Madagascar and Africa » qui annonce le corps de l'ouvrage, et le chapitre 7 de conclusion « Africa and Madagascar : The Weight of Evidence ». Les chapitres intermédiaires sont consacrés à la description des groupes contrastés de Madagascar : les islamisés du Sud-est dont on a déjà dit le rôle (Antemoro), les « bantouisés » Bara et Sakalava, enfin les populations plus nettement « indonésiennes » dont les Merina (quelquefois improprement appelés Hova) sont le prototype.

Historien, Kent s'appuie sur des documents. Son utilisation des sources disponibles et notamment des archives et manuscrits rares, d'accès très difficile, est en tous points impressionnante et d'un immense intérêt immédiat pour tout chercheur intéressé à Madagascar. C'est sans doute la première fois qu'un tel effort est tenté dans un ouvrage, mais précisément, en même temps, peut-être est-ce là l'une des sources du malaise que provoque la lecture de ce livre : le sérieux de l'auteur dans ce domaine contraste avec ce qui apparaît aux spécialistes comme une désinvolture dans le traitement des autres sources de matériaux. Cela est vrai, qu'il s'agisse des traditions orales (lesquelles sont la plupart du temps beaucoup mieux connues et attestées que ne le suggère Kent), d'ethno-botanique ou encore, et surtout, de linguistique ; l'archéologie, dont les résultats commencent à devenir cumulatifs, restant hors du tableau. Certains arguments tirés de l'ethno-botanique et de ses implications pour les mouvements humains sont discutables et ne manqueront sans doute pas d'être discutés. Quant à ceux tirés de la linguistique, ils sont trop souvent inacceptables, et cela est d'autant plus dommage qu'ils tiennent une très grande place dans la progression de la pensée et des démonstrations de l'auteur (peut-être, si on tentait d'en évaluer la part, le

tiers). De nombreuses analogies appuyées sur des rapprochements synchroniques de mots malgaches et africains relèvent du fantastique. Sans entrer dans le détail, il suffit de signaler deux sources majeures d'erreurs graves. D'une part, les exemples abondent de rapprochements forcés d'un mot malgache officiel ou dialectal avec un mot africain, alors que l'équivalent indonésien, avec la même morphologie et le même sens, est là, immédiatement disponible. De même, une autre erreur fréquente consiste à présenter des étymologies arabes ou, ce qui est plus grave (lorsque le mot swahili dérive lui-même de l'arabe), swahili, de termes malgaches en omettant de signaler que les mêmes étymologies se trouvent également dans les correspondants indonésiens (un bel exemple : la racine arabe *KBR* — tombeau — qui, vocalisée, donne *Kibory* dans les dialectes malgaches du Sud-est et *Kubur* en malais-indonésien, ceci sans noter le mot swahili de même origine). Enfin, pour en terminer avec la linguistique, d'autres rapprochements seraient impossibles si la sémantique, l'histoire et tout simplement le contenu sociologique des mots malgaches étaient pris en considération. Comme je le disais, ce laxisme surprend d'autant plus lorsqu'il est comparé à la rigueur qui semble avoir présidé au traitement des sources historiques.

Ceci relevé, il ne faudrait pas que cette partie linguistique, si irritante soit-elle, contribue à discréditer l'ensemble de l'ouvrage dont le corps, que composent les chapitres 3 à 6 (« *The Antemoro : A Theocracy in South Eastern Madagascar* » ; « *The Bara : Africans of Madagascar* » ; « *The Sakalava : Origins of the First Empire in Madagascar* » ; enfin « *Imerina and the Tantara* »), apporte sans nul doute des faits et des hypothèses du plus grand intérêt. Je m'en tiens ici à une simple énumération. C'est d'abord le coup de grâce pour les concepts d'ethnie ou de tribu, et dans le même temps la mise en évidence du caractère extrêmement hiérarchisé et stratifié des sociétés malgaches — deux idées qui me sont personnellement chères. C'est ensuite l'importance des modèles politiques et rituels introduits à partir du Sud-est dans l'ensemble de Madagascar. A ce propos, le chapitre sur l'Imerina, reprenant et développant les idées exprimées par G. Ferrand et d'autres auteurs d'une étroite relation entre cette région et les Hautes Terres (Imerina et Betsileo), est très intéressant. En revanche, la théorie d'une distinction Andriana/Hova est peu satisfaisante ; la thèse marxiste d'un simple changement politique enregistrant un changement dans les modes de production (passage d'une culture itinérante sur brûlis à une riziculture irriguée) est, en l'état actuel des connaissances, beaucoup plus plausible. Un autre point : les évidences anciennes de la présence de forts noyaux de peuplement africains sur la côte ouest de Madagascar et leur absorption très rapide (quelques décennies).

La vraie question qu'appelle le travail de Kent — et qui sans cesse, bien qu'il n'en soit pas toujours conscient, apparaît en filigrane dans ses exemples et rapprochements tronqués africains-malgaches dès lors que l'on restitue le troisième volet manquant : le volet indonésien — est celle des rapports entre l'Indonésie et l'Afrique. Ou aussi, si l'on veut, celle de l'impact direct de l'Indonésie en Afrique de l'Est sur l'ensemble de l'ancienne Azanie, en englobant sous ce terme la partie nord du Mozambique, la Tanzanie, le Kenya et même le sud de la Somalie. Sans doute de nombreux traits de l'organisation politique et rituelle, les idées de

monarchie, les caractéristiques des interrègnes, présents partout à Madagascar (aussi bien chez les « Malgaches indonésiens » que chez les « Malgaches africains »), sont-ils d'origine africaine, notamment bantoue. Sans doute les arguments de Kent sont-ils convaincants, et on peut admettre que tous les modèles politiques récents sont des modèles africains, ce qui, comme l'établit l'auteur, s'explique parfaitement par la date tardive de la formation des ensembles politiques. Mais ne peut-on aller plus loin ? Pourquoi existe-t-il en swahili des termes socio-politiques d'origine indéniablement *indonésienne (et non pas arabe)* ? Ne serait-il pas possible d'opérer un nouveau renversement des perspectives qui expliquerait, cette fois sur le plan structural, les curieuses similitudes que l'on observe dans les organisations socio-politiques de l'Asie du Sud-Est et de l'Insulinde d'une part, de l'Afrique bantoue d'autre part ? Désormais, le problème essentiel, le problème d'histoire culturelle est celui de la présence ancienne, sans doute antérieure au x^e siècle (bien que les liaisons semblent être attestées jusqu'au xvi^e siècle), de l'Indonésie dans l'ensemble de l'ouest de l'océan Indien : Ceylan, la côte africaine d'Afrique de l'Est, Madagascar, ceci sans oublier évidemment les archipels tels que, par exemple, les Maldives et aussi les Comores, qui ont dû jouer un très grand rôle entre l'Indonésie, l'Inde-Ceylan, la bordure des pays arabes (et persan), la côte orientale de l'Afrique et Madagascar.

L'ouvrage de Kent va servir de cible aux critiques, critiques d'autant plus acerbes que la désinvolture est elle-même provocante. Dans le détail l'ouvrage n'y résistera pas, les audaces et imprudences de l'auteur rendant la partie trop belle à ses adversaires. Pourtant, je pense que l'armature et les idées-forces que Kent a eu le mérite de présenter, la réhabilitation africaine parallèle à la levée de l'hypothèque Grandidier resteront — et de cela il faut lui savoir gré. Un détail un peu triste (du moins sur le plan méthodologique) : la mise en pièces d'un Madagascar conçu bien commodément dans l'optique néerlandaise comme « un champ d'études sociologiques ou anthropologiques » ou encore comme « un ensemble de cultures et de sociétés génétiquement affiliées ». Il n'en est rien et cela va rendre difficile les traitements procédant par « comparaisons contrôlées ». D'un autre côté, du côté positif, c'en est fait aussi par la même occasion du parti pris de l'unité de Madagascar, de la spécificité malgache et des utilisations idéologiques de ces représentations. Sans nul doute, pour une politique réaliste, mieux vaudrait désormais considérer — enfin — les *différences* !

Paul OTTINO

à Monsieur le Directeur des Services Scientifiques Centraux de l'ORSTOM.
- Bondy

Louis Mallet 982030

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

L' H O M M E

Revue française d'anthropologie

Volume XII

MCMLXXII

Cahier 2

Tirage à part

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 5696

Cote : B ex 1

MOUTON & CO

13 OCT. 1972

O. R. S. I. O. M.

Collection de Référence

n°

5696 Soc.

B